

Chapitre 5

Le jour suivant, il fallut bien se mettre au travail. Cette vieille bâtisse n'allait pas se refaire toute seule. Bertrand, ayant quelques courses à faire à Périgueux, déposa Charles chez Marie en milieu de matinée. Céline, quant à elle, avait promis de les rejoindre après le déjeuner.

Alice et sa grand-mère ne purent s'empêcher de rire en apercevant Charles descendre de la voiture. Il avait revêtu un vieux t-shirt et un jean troué. Il était évident qu'il n'avait pas l'habitude de porter ce genre de tenue décontractée. Il devait sans doute être toujours tiré à quatre épingles, profession oblige. La jeune fille le trouva beaucoup moins beau tout à coup, et donc beaucoup moins impressionnant à affronter. Charles, de son côté, était un peu gêné de se retrouver seul avec Alice. Il n'était pas très doué pour faire la conversation à des inconnus, même si elle lui avait semblé très avenante la veille au soir.

Marie insista pour que les deux jeunes gens aient une grande tasse de café avant de se mettre au travail. Elle leur signala également que des gâteaux étaient à leur disposition dans la cuisine et qu'ils ne devaient surtout pas hésiter à se servir. Charles se rappela alors la grand-mère de Bertrand, chez qui il passait beaucoup de vacances étant jeune, et qui leur proposait toujours des gâteaux secs absolument infects. Cela avait tendance à les horripiler, jusqu'à ce qu'ils comprennent que c'était une façon pour elle de les retenir à discuter avec elle. À partir de là, ils feignirent d'adorer ces gâteaux.

Le gros des travaux avait été déjà fait. Deux des frères de Céline étaient venus aider Bertrand à plusieurs reprises. Mais Charles et Alice avaient tout de même de quoi s'occuper. Alice sentit que Charles n'était pas très à l'aise. Hier soir, c'était déjà le cas. Il répondait poliment aux milliards de questions que sa grand-mère lui posait, mais avec une retenue plus que visible. Alice fut soulagée de voir qu'il ne semblait pas comme tous ces gens du milieu de la musique qui se montrent beaucoup trop familiers au bout de deux minutes, mais qui sont en réalité d'un snobisme exaspérant. Charles semblait posséder un minimum de savoir-vivre. A présent, il fallait lui montrer que cette famille était accueillante et elle entama la conversation.

- C'est gentil à toi d'avoir accepté de nous aider, dit-elle
- C'est bien normal, et puis cela me fait des vacances. Paris commençait un peu à me peser.
- Je comprends. Cette maison est mon refuge quand Paris devient insupportable.
- C'est une belle maison effectivement, et ta grand-mère est adorable. Elle a toujours habité ici ?
- Depuis son mariage avec mon grand-père. Tu ne vas pas le croire, mais quand elle est arrivée ici, elle détestait cette maison.
- Ah oui ? demanda Charles en riant, pourquoi cela ?

Alice commença alors à tout lui raconter. Cette histoire, elle l'avait entendue des centaines de fois, et la connaissait par cœur.

Jacques et Marie se connaissaient depuis leur enfance et leurs familles les avaient toujours destinés à être mariés. Ils s'appréciaient, et n'avaient jamais vraiment cherché à contredire leurs parents. Les choses étaient ainsi, et c'était très bien comme ça. À l'époque, ils considéraient qu'ils n'avaient pas les moyens d'être romantiques. Ce mariage apportait la sécurité financière à tous les deux, et un bonheur certain puisqu'ils ne se détestaient pas. Le mariage fut célébré le 3 octobre 1954. Jacques avait tout juste 25 ans, et Marie venait d'en

Le père de Jacques était pharmacien à Périgueux, et sa mère, venant d'une famille un peu plus aisée, reçu en héritage cette maison. Jacques et Marie y installèrent leur nouvelle vie. Malheureusement, la mère de Jacques, qui venait souvent en visite, n'avait de cesse de critiquer chaque décision domestique que prenait sa belle-fille, sous prétexte que la maison lui appartenait. Ainsi, durant les premières années de leur mariage, Marie ne se sentait absolument pas chez elle. Elle ne désirait qu'une chose : déménager à l'autre bout de la France dans une maison qui ne serait rien qu'à eux. Malheureusement ils n'en n'avaient pas les moyens.

Petit à petit, les visites de sa belle-mère se firent de moins en moins fréquentes, et lorsque cette dernière décéda, dix ans après leur mariage, Marie, bien qu'attristée par la mort de cette femme, qu'elle admirait quand même beaucoup, put prendre pleine possession de sa maison, et se mit à l'adorer.

- Et depuis, chaque personne qui passe par cette maison, finit tôt ou tard par y être attachée. Pour ma part, je possède tellement de bons souvenirs ici. Dieu sait ce qui se passera lorsque Grand-mère ne sera plus là. Je ne sais pas si je supporterais de ne plus pouvoir y retourner.
- Je peux comprendre. Mes grands-parents avaient une superbe maison en Bourgogne avec un immense jardin, j'y ai passé tous mes vacances scolaires jusqu'à mes sept ans. Malheureusement, mes grands-parents sont morts tous les deux dans un accident de voiture. Mon père et sa sœur se sont empressés de vendre la maison, sans un seul regret. J'ai eu le cœur brisé.
- Tu as pu te construire d'autres souvenirs de vacances à la campagne j'espère ?
- Oui, quand j'ai rencontré Bertrand, et que ses parents m'accueillaient chez eux dès que je le souhaitais. Pour ma famille, c'en était fini de la campagne. Nous n'avons plus quitté la ville. Et cela s'est empiré lorsque mon petit frère Marc et moi sommes rentrés au conservatoire. Nos parents nous ont mis une telle pression pour que l'on réussisse qu'il n'était plus question pour nous d'avoir des vacances. Ils m'ont d'ailleurs retiré de pension quand j'avais quinze ans.
- Ton frère est musicien aussi alors ?
- Il l'était. Il y a quelques années de cela, il a tout quitté d'un coup, et s'est engagé dans l'armée. C'était trop pour lui, il en a eu assez.
- Et vous avez de ses nouvelles ?
- Moi, oui, de temps en temps, très rarement à vrai dire. Mais il refuse de parler aux parents.
- Je suis désolée...
- Tu n'as pas à l'être. Je crois qu'il est heureux de ce qu'il fait.
- Et toi ? Sans rentrer dans cet extrême, tu n'as jamais eu envie de faire autre chose ?
- Non. J'aime jouer du piano. Et puis... c'est tout ce que je sais faire !
- Alors ça c'est faux, tu sais... peindre au rouleau !
- C'est vrai ! dit-il en riant. Avec Bertrand, à l'internat, nous étions souvent punis, et le surveillant nous faisait faire des travaux d'intérêt généraux, comme repeindre les locaux.

Alice était heureuse d'avoir brisé la glace. L'atmosphère semblait beaucoup plus détendue. Elle osa alors lui parler de cette fameuse soirée.

- Je ne sais pas si tu te souviens, mais il y a quelques semaines de cela, nous nous sommes déjà croisés.
- Ah oui ? Où ?

La vieille bâtisse

- A Paris, chez un certain Benjamin.
- Oh ? Je ne me souviens pas, je suis désolé... Mais en général, les soirées chez Ben, je ne me rappelle pas de grand-chose. Tu le connais bien ?
- Non pas vraiment, c'est une de mes copines qui m'avait traînée là. Je suis partie assez vite. Et c'est au moment où j'allais sortir que tu es arrivé.

Charles essaya de se souvenir, mais la seule chose dont il se rappelait c'était son état pitoyable. Il était arrivé déjà un peu secoué... ah oui, il y avait eu cette histoire de morceau, et... oui, autre chose, mais pour l'instant il ne voulait pas y penser. Il avait tout mis de côté pour les vacances. Peut-être qu'en rentrant, sa vie se serait mise en ordre.

- Oui, je crois me rappeler, finit-il par dire.
- Bref, je t'ai reconnu, parce que je t'avais déjà vu à la télévision. Mais moi je ne suis pas encore célèbre alors, c'est normal que tu ne te souviennes pas ! dit Alice en riant, essayant de faire descendre le léger malaise qui s'était installé suite à l'évocation de ce souvenir.
- Tu aimerais cela ? Devenir célèbre ? demanda Charles
- Célèbre ? Non, pas forcément. En réalité, je voudrais au moins faire partie d'un vrai orchestre, mais les places sont rares. Alors je me contente de mes cours pour l'instant, et je m'accroche !
- Tu as raison. Mais c'est vrai que le monde de la musique est sans pitié, il faut une certaine force de caractère pour y arriver.
- Oh mais je suis très déterminée, répliqua Alice, sur un ton un peu plus brutale qu'elle ne l'aurait voulu. Et je suis douée, tu sais. Tu ne m'as jamais entendu jouer, mais je le suis. Le violoncelle est ma passion depuis que j'ai huit ans, et je suis prête à tous les sacrifices pour pouvoir en vivre.

Charles n'eut pas de mal à détecter une certaine offense dans la voix d'Alice. Il regretta tout de suite ces propos et tenta de se rattraper.

- Je ne doute pas de tout cela. Je suis sûr que tu y arriveras. Et je veux absolument t'entendre jouer, alors promet-moi que tu me joueras quelque chose au violoncelle avant que je ne parte.

Malgré le ton légèrement condescendant du pianiste, Alice hocha la tête en guise de réponse et ils restèrent tous les deux en silence, occupés à leur besogne jusqu'à l'arrivée de Bertrand, qui détendit un peu l'atmosphère par l'évocation de ses souvenirs d'enfance avec Charles.